

Les Petites Fugues 2023



LIRE TOUHFAT MOUHTARE

SOMMAIRE

LE FEU DU MILIEU, 2022

I. LE PLAISIR ROMANESQUE // p. 2

II. UN ROMAN INITIATIQUE // p. 5

III. EN ÉCHO // p. 8

IV. PISTES PÉDAGOGIQUES // p. 8



Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et culturelle (DRAÉAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2023.

Réalisation : Béatrice Lécroart, professeure de lettres.

Avertissement : Subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

Les
PETITES
FUGUES


Agence Livre & Lecture
Bourgogne-Franche-Comté


RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ
Liberté
Égalité
Fraternité

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique et culturelle

TOUHFAT MOUHTARE

Après deux livres publiés aux Comores, Touhfat Mouhtare – qui par ses origines, ses séjours dans de nombreux pays africains, ses études et son installation en France, parle comorien, arabe, français – publie son dernier roman dans la maison d'édition marseillaise Le Bruit du monde qui diffuse une littérature ouverte sur d'autres horizons capables d'enrichir nos imaginaires, ce qui correspond parfaitement au *Feu du Milieu*.

Ce roman foisonnant et riche, au réalisme merveilleux, reprend les thèmes déjà présents dans le recueil de nouvelles *Âmes suspendues* (2011) et dans son premier roman, *Vert cru* (2018). La polyphonie, les destins croisés, l'identité comorienne ainsi que la condition féminine parcourent son œuvre. *Le Feu du Milieu*, profondément ancré dans les îles comoriennes, propose une histoire éminemment romanesque qui chante les pouvoirs de l'imagination et de la parole.

Le Feu du Milieu, 2022

« *Accepter d'être libre, et en payer le prix, parce que cette liberté sera mienne* » (p. 323).

I / LE PLAISIR ROMANESQUE

1/ Une exaltation des sens

La nature de l'île offre des végétaux dont les noms évoquent déjà des plaisirs : la vanille, le jasmin, le ylang-ylang, l'eucalyptus, le litchi, la mangue... Les odeurs de la cuisine comorienne, mais aussi les goûts et les textures sont fréquemment décrits puisque Gaillard en tant que servante prépare les repas de son maître. Les descriptions sont précises et sensuelles : « *Un fumet d'épices et de beurre clarifié s'élevait du bol. Je m'avançai pour sentir : poivre, vanille, cannelle, clou de girofle séché. Le riz en avait été longuement imprégné, avant de cuire dans le beurre. Du pilao. Il était encore chaud* » (p. 301). Deux transformations de la matière ressortent : le *mauvé* qui s'obtient en trempant la vanille dans de l'eau bouillante pour que les « *gousses mûres et jaunes* » deviennent mauves : « *Gonflées à bloc jusqu'aux rainures qui promettaient des milliers de grains parfumés. Le parfum de la vanille, je le préfère à ce stade-ci du traitement : plus frais, plus végétal, plus chaud aussi. Comme le lait tout juste trait, encore chaud de ses chairs, son goût légèrement métallique sur la langue* » (p. 85). Et le *futra*, mélange de pâte de farine et lait de coco, qui devient « *une chaîne de montagnes, blanche et parsemée de graines de sésame, avec non pas des sommets enneigés, mais des pics dorés ou calcinés, dont*

la dureté contrastait avec l'extrême douceur de la galette » (p. 77). Cette futra devient symbole du cycle de la vie.

C'est tout un **univers très sensuel** qui nous est décrit avec « *les feuilles des manguiers [qui] se frottaient les unes contre les autres comme les ailes des grillons* » (p. 11), les tissus, leurs couleurs et les techniques de tissage des *lesos*, vêtements féminins qui se déclinent à l'infini. La beauté des femmes est toujours comparée à des éléments naturels : ainsi les yeux de Halima sont comme « *deux noix de cajou inversées* », ses cheveux « *sont aussi noirs que le plumage d'une pintade, avec les mêmes reflets bleus. Aussi doux que les écheveaux de soie de Mzee Mbaba, le tisserand. Aussi gonflés que les cascades de l'île voisine de Mwali* » (p. 65). L'héroïne vit en lien avec la nature, les éléments, la lune, le sable, l'eau, le ciel, et la narration leur fait la part belle.

Le plaisir des sons est aussi présent avec une déclaration d'amour au Coran, dont Gaillard aime passionnément les sonorités : « *Les consonnes glissantes du mot "mer", bahr, m'emportaient avec elles sur les vagues. Celles du mot riyâh, le "vent", me faisaient survoler les collines de mon île, assise sur un nuage* » (p. 136).

L'exaltation des sens passe aussi par une célébration du corps, dont la liberté est pourtant réprimée, dans cette société, pour les femmes. Le corps de Halima est glorifié et idéalisé par Gaillard à chaque rencontre, et sa sensualité n'est pas éludée. Ce roman fait donc ressentir très précisément les particularités des Comores, de la nature de ce lieu, de ses habitants, et permet au lecteur de s'imaginer concrètement ce pays lointain.

2/ Le plaisir de conter : entre roman picaresque et réalisme magique

L'intrigue principale du roman est riche en rebondissements, et en **aventures picaresques** : les origines de Gaillard, esclave orpheline qui a échappé à l'infanticide que projetait sa mère biologique, la mutilation de ses seins avec des peaux de banane brûlantes, sa rencontre et sa fréquentation secrète de Halima, la disparition de Tamu, entre autres, engendrent des épisodes palpitants qui nous font entrer dans tous les milieux de la société – celui des servantes, du maître coranique, des maîtresses, des commerçants, du *charif* – et engendrent des quêtes avec des obstacles et des péripéties. Gaillard, après avoir réussi à échapper à sa condition lors de ses aventures, après avoir accédé à la compréhension de sa vie et du monde, accepte son sort à la fin et trouve le bonheur en restant servante.

La narratrice ne recule pas devant le **surnaturel** pour explorer tous les possibles romanesques et résoudre les situations. Ainsi, les métamorphoses des personnages les projettent dans des époques, des contrées et des manifestations de vie très différentes : un Bédouin, un capitaine espagnol, un vieux Grec, mais aussi une tigresse, ou une plume de paon pour l'héroïne. Ce sont les vies qu'elle aurait vécues avant et qui l'enrichissent. Son pouvoir qui lui permet de faire advenir le feu ainsi que celui de Halima qui transforme en eau ce qu'elle touche produisent des scènes symboliques qui s'intègrent parfaitement dans le cours réaliste de l'intrigue.

Le récit à la première personne s'enrichit de deux chapitres en italiques (p. 90 et p. 253) pris en charge par Halima qui raconte tout d'abord une partie de son histoire pendant l'ellipse temporelle de dix ans qui sépare leur rencontre et leurs retrouvailles.

Sa deuxième intervention rend compte de sa troisième aventure à travers le temps et l'espace tandis que Gaillard métamorphosée en mère tigresse ne peut raconter son expérience.

Les récits prolifèrent à tous les niveaux de la narration, et nourrissent l'intrigue principale. L'art d'inventer des histoires est valorisé dans cette société insulaire constituée d'ethnies variées, de strates religieuses différentes qui laissent la question des origines béante. Les histoires, mythes et légendes sont un moyen de **combler les zones d'ombre**, comme l'explique elle-même l'autrice dans un entretien. La force du mythe permet de **pacifier** la cohabitation entre les différents apports culturels et religieux. Ils tissent un réseau poétique qui **enrichit la réalité** parfois violente ou lacunaire.

- Un personnage au surnom évocateur incarne particulièrement cette faculté, Mlima-saliva-sucrée, une petite servante. Son talent de conteuse est évoqué tel un talent culinaire : *« Non seulement elle connaissait tout le répertoire de nos grands-mères, mais elle savait épicer les rumeurs et la réalité, et les manipuler à sa guise [...] Nos histoires préférées étaient celles des djinns. Nous étions à l'affût de leurs dernières sorties et Mlima savait étancher notre soif. Dès qu'elle ouvrait la bouche, le ciel étoilé se voilait de noir, les pierres se mouvaient dans la terre, les grillons cessaient de chanter et nous, nous cessions de respirer »* (p. 24). Ce personnage est présenté comme une sorte d'Orphée, et c'est **la puissance de la littérature** qui est ainsi célébrée. *« [P]assage secret nous libérant du sanctuaire des croyances », « fenêtre cachée par laquelle nous pouvions nous évader »* (p. 26), la légende permet aussi à ces servantes d'accéder au rêve et donc à la liberté dont elles sont privées.

- Tamu, la mère adoptive de l'héroïne, est aussi une conteuse hors pair, déchiffrant les légendes derrière les étoiles et les constellations. Son histoire des *« cinq princes aux noms oubliés »* constitue le fil rouge du roman, donne leur nom aux chapitres, et devient l'objet de la quête de Halima et de Gaillard avec les dés qui les feront apparaître à la fin. Gaillard s'assimile d'ailleurs à l'un de ces princes, Qarshat. Ensemble, ils représentent les quatre éléments plus le cinquième qui permet l'harmonie entre eux. C'est d'ailleurs par le biais de rêves plus ou moins éveillés aux pouvoirs surnaturels que certains de ces récits enchâssés interviennent dans la narration. Tamu initie également sa fille à la légende de la Reine Abé, sorte de mère fondatrice concurrente africaine d'Allah et croyance survivante des cultures comoriennes préislamiques. Femme-lumière, elle représente la résistance passive à la domination des maîtres avec une figure puissante de femme-mère.

Toutes ces histoires permettent de passer de l'autre côté de la réalité, de créer plusieurs strates pour parvenir à la sagesse, mélange de connaissances et de croyances.

II / UN ROMAN INITIATIQUE

Le roman raconte plus que la somme des péripéties, certes nombreuses, mais orientées vers un but d'accomplissement de soi. Chaque personnage a une quête qui le meut, quête en apparence concrète (retrouver Tamu, retrouver Fadili), mais aussi des quêtes plus intérieures. L'héroïne, en tant que bâtarde, orpheline et esclave comorienne, qui n'a en guise de nom qu'un surnom d'homme, a tout à conquérir.

1/ La soif de spiritualité et de savoir

L'héroïne a un **don particulier** et un goût certain pour interpréter le Coran – « *Tu sembles habitée par le Coran* », lui dit le *fundî* (p. 133), ce qui n'est pas la norme pour une esclave. Elle bénéficie des leçons de son maître coranique, le *fundî*, sorte de figure paternelle qui veut donner à ces filles destinées à une condition misérable une éducation qui leur permette de s'en sortir. Tamu lui répète d'ailleurs que le Coran est **sa seule chance dans la vie**. Son amie Halima le traduit et le réinterprète quant à elle autrement que les hommes, dans un sens plus féministe. La religion musulmane et toutes les pratiques culturelles qui en découlent sont montrées comme une source d'oppression : mariages forcés de Halima, polygamie du *fundî*, obéissance des femmes, rites de « pureté » avant le mariage. Mais le Coran, lui, pour l'héroïne est poésie, vérité et source de libération. Les hommes du roman, le *fundî* et le père de Halima, sont des figures paternelles ambiguës : ils encouragent leur fille à étudier et à approfondir le livre saint, mais réproouvent leur désir de l'interpréter dans un sens différent de la loi comme le fait Halima par exemple. Ce sont donc les femmes dans le roman qui semblent être les vecteurs les plus intègres de cette quête de spiritualité, même si les hommes se révèlent aussi des facilitateurs malgré leurs préjugés culturels.

Cette pratique assidue du Coran va de pair avec la croyance en des **pratiques ésotériques, mystiques** dans un **syncrétisme** qui allie le soufisme, les légendes comoriennes, les croyances ésotériques. Les Comores étant composées de populations d'origines africaine, arabe, indienne, toutes les traditions et croyances se sont mêlées au fil des siècles si bien qu'Allah, la reine Abé (invention littéraire de l'autrice), la légende des cinq princes et les dés, les djinns peuvent coexister dans l'intrigue. Les épisodes dans lesquels Halima et Gaillard s'isolent dans l'observatoire, pièce fantasmagorique de la maison, et en traçant des signes dans le sable parviennent à revivre d'autres vies dans des espaces-temps différents, en sont la manifestation. La quête des dés qui permettent d'obtenir la connaissance absolue est un moyen pour les deux femmes de retrouver la personne désirée (Tamu et Fadili), mais cet observatoire est aussi une sorte de refuge, d'échappatoire qui leur permet de prendre de la hauteur au propre comme au figuré, de progresser dans leur connaissance du monde et surtout d'elles-mêmes. La quête de spiritualité pour Gaillard aboutit finalement à la connaissance d'elle-même, ce qu'elle parvient à formuler dans les derniers chapitres : « *Je suis prête. Prête à découvrir qui je suis* » (p. 310). Mais ce qui compte, c'est le chemin vers la connaissance qui « *n'a ni religion ni nation. Il se suffit à lui-même. Il est un flambeau que chaque peuple prend de la main d'un autre, par la force ou la douceur. Tout ce qui compte, c'est qu'il circule* », ce qu'elle énonce quand elle incarne un vieux sage grec lors de sa cinquième métamorphose. Ses expériences ésotériques lui permettent de comprendre avec l'aide de Halima que « *[d]errière le chaos, il y a un ordre* » (p. 119) et que « *[t]out message cache un autre message* » (p. 242) comme le lui a enseigné son maître.

2/ La difficile conquête de liberté

Les personnages féminins sont en apparence réduits à leur condition. Les deux héroïnes, malgré leurs origines opposées, sont toutes deux **soumises à la loi des hommes** qui les enferment dans des rôles déterminés. Gaillard doit rester à sa place de servante-esclave qui lui est assignée par sa lignée : « *Nous étions la troisième génération d'esclaves, celle dont les parents étaient nés sur l'île* » (p. 13). Dès l'âge de 5 ans, elle travaille pour un maître, et sa vie est parsemée de contraintes et de dangers dont l'un des plus banals est l'agression des hommes qui abusent quasi systématiquement des jeunes servantes. D'ailleurs celles-ci prennent l'habitude d'éviter d'être trop belles pour ne pas être désirables, et apprennent à se dévaluer pour ne pas attiser la jalousie de leur maîtresse. Gaillard va échapper à ce sort paradoxalement grâce à la mutilation qu'elle subit : la brûlure radicale de ses seins naissants. C'est en devant renoncer à sa féminité qu'elle évite les viols. Halima, malgré sa condition sociale très élevée, est encore moins libre que son amie esclave : vivant dans une véritable prison dorée, elle est isolée de la nature, de la société, et sa fréquentation de Gaillard constitue une terrible transgression. Dès leur rencontre, elle lui demande de l'aide, la supplie de lui tresser ses cheveux et de lui apprendre à nager, bafouant ainsi trois interdictions sociales, à laquelle va s'ajouter leur amour. Gaillard, elle, peut circuler plus librement du fait de ses nombreuses tâches domestiques qui lui permettent d'évoluer dans les différents espaces. À elles deux, elles réussissent à surmonter leurs entraves.

Les deux femmes vont ainsi tenter de **conquérir des parcelles de liberté** : par l'étude, par leur amour, et en refusant le destin conjugal qu'on leur assigne. En effet, Gaillard ne se laisse pas approcher par les hommes (en page 64, elle se défend d'une agression); Halima, quant à elle, fugue pour échapper à un premier mariage forcé, se refuse dans un premier temps à son mari qui parvient à la comprendre et à se faire aimer d'elle, et reste impassible et peu aimante lors des assauts sexuels de son deuxième mari. Ensemble, elles s'échappent grâce aux pratiques ésotériques en voyageant dans l'espace et le temps, malgré l'interdiction du *fundu*.

C'est en vivant des aventures normalement réservées aux hommes qu'elles peuvent accomplir leurs quêtes. Gaillard découvre **le bonheur d'être un homme**, d'avoir des sensations agréables entre les jambes et d'être libre de ses mouvements. Quand elle fait le bilan de ses aventures, c'est sur cette identité masculine qu'elle revient – « [a] chaque voyage, une part de moi s'était déployée. Dans la peau du Bédouin, j'avais compris ce qu'était l'autorité » (p. 300) – et plus particulièrement sur sa condition d'homme blanc et de capitaine dans la peau de Miguel Cervantes – « [j]e pouvais aller et venir comme bon me semblait » (p. 299).

Finalement, l'autrice explique dans un entretien que, du fait du fort métissage et des séries d'invasions sur les îles comoriennes, chacun a en lui une part de dominant et de dominé, de colonisé et de colon. Et de fait, ce roman ne propose pas de vision manichéenne de la société. Chacun a ses entraves et ses espaces de liberté. Même la figure la moins libre et en apparence la plus ignorante, une petite esclave, trouve un chemin grandiose vers la connaissance et la liberté intérieure.

La liberté peut être aussi piégée, comme en prend douloureusement conscience Gaillard. Elle comprend que la liberté oblige à décider et à agir, et aussi à « *porter, seule, les conséquences de ses actes* » (p. 303). Elle se demande si elle n'a pas été utilisée pour servir la quête des autres. À la fin, elle assume ses choix propres et prend aussi conscience

que le cheminement vers la liberté est plus important que la liberté elle-même, et c'est complètement libérée et riche de toutes les expériences vécues ou rêvées que Gaillard assume sa condition de servante et qu'elle choisit d'être mère.

3/ Le besoin d'amour

Le désir circule entre les quatre personnages principaux auxquels s'ajoute le premier mari de Halima, Fadili. Toutes les formes d'amour se rencontrent et coexistent dans ce roman.

Gaillard aime d'abord viscéralement Tamu, sa mère adoptive, qui elle-même a une relation clandestine avec le *fundi*, maître polygame de Gaillard, empêché d'épouser Tamu par sa condition sociale. L'affection entre l'enfant et son maître est vive et ressemble à une relation filiale. Halima, d'abord amie puis amante de Gaillard, sera mariée contre son gré au *fundi*, ce qui les place dans une sorte de quatuor amoureux complexe.

L'amour est, au-delà des quêtes de savoir et de liberté, ce qui meut les personnages. Halima, malgré ses pouvoirs et connaissances, consacre son temps et son énergie à retrouver Fadili, son premier mari, qu'elle a appris à aimer dans une relation basée sur le respect et le goût de l'étude partagée. C'est pour le retrouver qu'elle part en quête des six dés magiques qui donnent accès à la connaissance et au pouvoir. Mais son amour pour Gaillard est tout aussi sincère. Celle-ci la suit dans ses aventures pour retrouver Tamu qui est la seule à lui avoir donné un amour inconditionnel et l'a sauvée de la mort, peu après sa naissance. Quant au *fundi*, malgré sa puissance et son savoir, il reste impuissant à se faire aimer de Halima, et ne peut épouser la seule femme qu'il avoue avoir vraiment aimée, Tamu. De même il accepte les transgressions de Gaillard et la considère comme sa fille en lui donnant une éducation réservée aux garçons. Dans chaque aventure parallèle qui les emmène dans une autre vie, les personnages se retrouvent sous une autre apparence, mais se reconnaissent grâce à leur amour qui traverse les temps.

Le plus difficile semble être de ne pas «*absorber les sentiments des autres*» (p. 306), de ne pas laisser son cœur être «*la queue de comète du cœur des autres*» (p. 307) comme le faisait Gaillard. Finalement la vraie libération passe par l'amour de soi, sans dépendance, sans sacrifice qui ne viserait qu'à remplir le vide de son âme. La fin du roman consacre l'acceptation pleine et entière de l'héroïne à son être et sa vie, au bonheur de Halima et de son mari retrouvé, et à la possibilité d'une maternité qui semblait impossible et qui permettra la transmission du savoir et de l'amour.

EN ÉCHO

- **Roman comorien** : Ali Zamir, *Mon étincelle* (2017) – les Comores, les contes, l'amour.
- **Roman d'aventures, d'initiation**, qui évoque l'esclavage et la spiritualité : Wilfried N'Sondé, *Un océan, deux mers, trois continents* (2018).
- **Roman sur la condition féminine** et les mariages forcés dans un pays africain musulman : Djaili Amadou Amal, *Les Impatientes* (2020).
- **Sur les histoires enchâssées et l'invention romanesque** :
 - Diderot, *Jacques le Fataliste* (1796).
 - Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse* (1804 et 1810).
 - Nadia Yala Kisukidi, *La Dissociation* (2020) – le voyage dans d'autres mondes par le pouvoir de l'imagination.
- **Merveilleux et contes** :
 - Apulée, *Métamorphoses* ou *L'Âne d'or* (II^e siècle).
 - *Les Mille et Une Nuits*.
 - Lewis Carroll, *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles* (1865).

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Exposés sur les Comores pour appréhender les rudiments de l'histoire de l'archipel et de sa géographie.
- Analyse de l'incipit (pages 11 à 16) : les personnages, le lieu, les prémices de l'intrigue.
- Analyse de l'excipit (pages 327 à 334).
- Analyse de l'extrait pages 118 à 121 : l'observatoire et ses pouvoirs.
- Analyse de l'extrait pages 302 à 304 : l'affirmation de la liberté propre de Gaillard.
- Étude des différentes métamorphoses et de ce que l'héroïne en apprend.
- Étudier le titre des chapitres en lien avec la signification de chaque lettre et de chaque prince associé.
- Écriture : imaginer une métamorphose dans un autre corps, dans un espace-temps différent, qui permette de réaliser un rêve.